



Dominique Scandella

a publié le 19 novembre 2021

Mai 68

La « Belle Epoque », ainsi qu'on a nommé la période qui s'étend de la fin du XIXème siècle jusqu'en 1914, n'était certes pas belle pour tout le monde. Jamais dans l'Histoire, les inégalités n'avaient été aussi criantes. Une petite partie de la population possédait la quasi-totalité des richesses. Au cours du XXème siècle, ce capitalisme triomphant et cynique a connu de graves crises qui l'ont fortement ébranlé. Les deux guerres mondiales et la crise de 1929 ont eu raison de la suprématie de l'idéologie économique dominante théorisée par Friedrich Hayek. L'économiste Maynard Keynes a imposé son modèle, basé sur la redistribution et la régulation du marché par l'état. En France, la montée en puissance des contestations ouvrières entre les deux guerres, les succès du parti communiste auprès de l'électorat populaire, l'engagement massif des militants communistes au sein de la résistance, ont permis après la guerre de 39/45 l'application d'une partie du programme du Conseil National de la Résistance. Le patronat, très inquiet à l'idée d'une Europe gagnée par le communisme, a dû concéder de grandes avancées en termes de protections sociales. Les Trente Glorieuses ont ainsi été l'apogée de la Social-Démocratie.

Puis vint la révolution de mai 68. Louables intentions, mais de mon point de vue, les choses ont mal tourné. Les revendications ont changé de nature. On réclamait la liberté individuelle. Le sentiment d'appartenir à une classe opprimée en conflit avec une classe dirigeante a disparu devant l'aspiration à l'individualisme, à l'hédonisme et au consumérisme. La quasi-totalité de la population a eu le sentiment d'appartenir désormais à une classe moyenne dont les désirs de consommation étaient uniformes, seul les moyens économiques d'y parvenir différenciant les individus. Il est emblématique de se souvenir que la Fnac a été créée par des trotskystes. Tout le monde a plébiscité le vieux slogan d'Adolphe Thiers : « enrichissez-vous ». Et le citoyen est devenu un consommateur.



C'est alors que les perdants d'hier ont eu un coup de génie sémantique. Quand une entreprise va mal, on change son nom, son logo, et on repeint la façade. Le terme capitalisme étant par trop décrié, on l'a appelé libéralisme, en s'ingéniant à entretenir la confusion entre les mots liberté et libéralisme. C'est ainsi que les libertaires sont devenus libertariens, et les révolutionnaires entrepreneurs de leur propre vie, dans le cadre d'un marché dérégulé.

Enivrés par leur victoire inattendue, les conservateurs d'hier se sont engouffrés dans la brèche et ont lancé une campagne idéologique effrénée, couronnée de réussite. Les politiciens qu'on a eu la naïveté de croire socialistes se sont ralliés à la bannière de Margaret Thatcher sur laquelle était marqué « TINA » (There is No Alternative). Ralliés à la sainte cause du marché, les gouvernements de gauche ont fait ce que ceux de droite n'avaient pas réussi à faire : cession à perte des bijoux de famille, dérégulation des marchés financiers et des flux de capitaux, démantèlement systématique des services publics et des acquis sociaux, construction d'une Europe ultra-libérale dont les seuls objectifs sont la concurrence libre et non faussée et la circulation maximale des marchandises, au profit exclusif d'une petite élite fortunée.

A ce terme, quel est le bilan de mai 68 ? Quelques acquis sur le plan des valeurs morales, et une capitulation en rase campagne sur le terrain d'affrontement avec un capitalisme mondialisé qui a retrouvé l'arrogance qu'il avait à la Belle époque. Les inégalités se creusent à une vitesse vertigineuse, l'état providence est à l'agonie.

D'égalité, il n'est donc plus question. De fraternité encore moins. Ne reste que la liberté, mais une liberté réduite à celle d'un renard libre dans un poulailler libre.